

GISÈLE VICQUELIN

Gisèle VICQUELIN



Gisèle Vicquelin

Je suis née le 2 avril 1925. Mes parents s'appelaient Eugène (1903-1975) et Eugénie (1902-1999). Je n'ai pas connu ma grand-mère maternelle décédée en 1927. Mon grand-père maternel, je l'ai connu un peu, il est décédé en 1931. J'ai connu ma grand-mère paternelle mais peu fréquentée. Elle s'était remariée. J'ai toujours habité dans la rue du Nord. La première maison, derrière *l'hôtel King*. Il faut remonter quelques maisons plus haut puis la dernière dans la cour en face le lavoir. C'était une ancienne ferme. Il n'y avait qu'une grande cuisine à l'étage, une chambre, une autre chambre, plutôt un cabinet où il y avait un lit, puis la mansarde.
Il n'y avait qu'un fourneau en bas pour tout chauffer. Il n'y avait pas d'eau, on allait la chercher dans un broc à cent mètres. On allait rincer le linge au bas de la cale de la plage, dans les résurgences de la rivière Aure qui se jetait dans la mer. On se fabriquait des minis lavoirs et on revenait avec la brouette.
Pour les jeux, on n'était pas gâtés : saut à la corde et la balle. Mais maman m'occupait plus au tricot. J'allais à l'école communale. J'étais bonne élève. J'ai eu mon Certificat, ça se passait à Ryes, puis une année supplémentaire car je n'avais pas le droit de partir. Mes parents ne pouvaient pas me payer des études.
Mon père a eu un rein d'enlevé à l'âge de vingt-sept ans. Il ne pouvait plus naviguer dans les grands bateaux alors il a eu une chaloupe (pêche aux maquereaux l'été, les harengs début d'hiver). Maman allait au rocher ramasser des moules puis repartait au lavoir laver pour des personnes puis, par la suite, vendre du poisson. J'étais donc la responsable dans la maison : ménage, raccommodage, puis lessive avec maman.

Mes parents :
Eugène et Eugénie





On allait rincer le linge dans les résurgences de la rivière Aure

J'allais à l'école communale. J'étais bonne élève

Avec ma sœur Rolande







Gisèle Vicquelin

J'ai commencé à faire les débarques en 1958. On avait des bateaux où on était attitrées. Nous, c'était avec la mère Marie *Cavey*. C'étaient des bateaux que son fils Albert gérait. Il y avait la mère de Pierrette *Delain*, Marie-Rose, Viviane, Simone *Pelhate*. C'était notre petit groupe. Bien avant, sur le *Père Albert*, j'étais avec tata Hyacinthe, la mère Jeanne *Marion*, la grande Adrienne. On était dans le premier bassin. On travaillait sous des tentes qui étaient installées par un petit bonhomme du Bouffay. Quelquefois quand il ventait, les tentes tombaient à l'eau. Quand il pleuvait, l'eau s'accumulait sur la toile et cela faisait comme une gouttière. On avait les tables face à la mer, je me souviens de Viviane qui était sous le « dégoût », à la moitié de la nuit, elle avait été obligée de rentrer chez elle pour se changer. L'hiver, c'était affolant, le vent enlevait tout. Par la suite, dans le deuxième bassin, il y a eu comme un hangar. C'était en dur, c'était couvert. Une année, pendant qu'ils montaient le hangar, on faisait la débarque sur le « bout rond », c'était dans la *Brigitte*. On n'avait pas d'abri, pas beaucoup de place et on était exposé à tous les vents. Mais heureusement, cela n'a pas duré longtemps. Vraiment là, on a eu froid !

Un hiver, il a fait moins 17°C

Un hiver, il a fait moins 17°C, les mouettes se promenaient dans le bassin, sur la glace. Ça remonte à loin. Jojo *Rousseville* nous cassait la glace avec une masse pour que l'on tienne debout. L'eau qui tombait des tables regelait aussitôt. Et puis, on n'avait pas d'anorak, de coupe-vent, comme maintenant. On avait des manteaux. J'avais une gabardine et une cagoule. Une année, je me souviens, la grande Hélène m'a dit: «Fillette, enlève tes gants ! » alors

On travaillait sous des tentes... Quelquefois quand il ventait, les tentes tombaient à l'eau...



Gisèle Vicquelin

on s'est arrêté. On est allé faire un tour par l'hôtel *de la Marine* pour se réchauffer. On ne tenait plus ! On a eu des hivers durs. Le poisson gelait. Cela ne lui donnait pas un bel aspect pour la vente. Ce n'est pas beau des plies gelées. En dessous, il n'était pas gelé mais sur le dessus, si. Maintenant les tables sont en long, alors la glace, tu la pousses plus facilement, et puis, il y a les tapis roulants. Nous, on était face à la mer et quand on poussait, cela nous faisait des monticules. Des fois, il y des matelots qui prenaient la pelle et jetaient la glace dans le bassin. Mais on avait toujours les pieds dans la glace.

Le tablier était lourd. Ce n'étaient pas des tabliers en nylon comme maintenant. C'était très épais. Quand il était abîmé, on le réparait en mettant des pièces. Vraiment, c'était lourd. La corde nous coupait le cou. Alors un jour, j'ai eu l'idée de prendre mes collants pour faire un cordon avec les jambes. Comme ça ne me tirait pas sur le cou.

Au début, il n'y avait pas encore les portes-écluses, alors pour faire la débarque, on suivait la marée. De temps en temps, les bateaux rentraient dans l'après-midi et quelquefois, ils arrivaient avec la marée de nuit après avoir fait un dernier trait. Soit vers une heure, deux heures ou trois heures du matin. Dans ce cas, on attendait les bateaux.

Il y avait quelquefois quatorze bateaux à la vente

Il y avait quelquefois quatorze bateaux à la vente. Il y en avait qui attendaient qu'on ait fini. Ils se mettaient à couple. Tiens pour débarquer le poisson, ce n'était pas évident. Souvent, il y avait du poisson qui tombait du panier. Mais ce n'était pas la faute de celui qui tirait.

Je faisais maximum trois débarques par semaine. Quelquefois quatre. Il m'est arrivé de faire deux débarques en deux nuits d'affilée. C'était dur.

J'étais partie de 2h à 7h. Dans ma carrière, je me suis endormie deux fois. Marie-Rose et Viviane

Le tablier était lourd...



Gisèle Vicquelin

Les Campais: Les Grandcopais

Aiguillettes: Petit rouget d'une quinzaine de centimètres

Bette pour les homards: Appât pour les homards

me disaient toujours : « T'endors jamais ! On ne viendra pas te chercher ». Elles me disaient ça parce qu'il fallait passer devant le cimetière. Mais Viviane est venue quand même mais en voiture avec un matelot. Elle a tapé au carreau mais elle ne m'a pas attendue. Le temps que je m'habille, elle était repartie. Quand je suis arrivée au bateau, on m'a charriée un peu. Quand, ils faisaient le troisième bassin, j'étais bien obligée de passer devant le cimetière !

Au moment des plies, ce n'était pas évident. Je me rappelle de la *Croix de Lorraine* où on avait trié seize tonnes de plies, toutes mélangées. Il fallait trier quatre tailles. Cette nuit-là, on a pris à minuit et on a fini à 11h45. Les plies, il ne fallait pas nous en donner à manger. Avec les plies, il y avait les soles, les limandes… Tous les poissons plats étaient mélangés. Les plus grosses corvées que j'aie eues, à part les plies, c'était dans le *Saint Siméon* parce qu'il pêchait beaucoup de gros poissons. Les juliennes, il y en avait qui faisaient treize ou quatorze kilos. C'étaient des vraies anguilles ! Il y a des moments où on n'arrivait pas à les mettre dans les coffres. Quand il y avait des surmulets qui avaient eu du noir de sèche ou qui avaient été grattés, il fallait les mettre à part.

Dans nos bateaux, on ne triait pas les raies

Dans nos bateaux, on ne triait pas les raies. C'est les hommes d'équipage qui le faisaient. Puis, quand les « **Campais** » sont venus, il a fallu les trier. Alors, du coup, j'ai appris : le petit raiton, le moyen, le gros, la petite raie grise, la moyenne, la grosse, la fleurie, la blanche, les couillards. Ceux qui ont des baguettes, les mâles, il fallait les mettre à part, ils n'étaient pas avec les femelles.

Il y avait les hâs aussi. La première fois que j'en ai triés, ça remonte à longtemps. Bon la grand-mère de Maryvonne *Payen* me dit : « Fillette, regarde bien parce que je te montre un coup mais pas deux. Bon, cha ch'est un tchin, cha ch'est un béluet, cha ch'est un hâ. Alors, tu guettes la gueule : le tchin, il a un dard, le hâ, il a la gueule comme cha, et le béluet, il a la gueule comme cha…». Bon, elle m'a montré qu'une fois. Alors au début, je ne guettais que les gueules. Il y a des moments, il y avait des dizaines de tonnes. On en avait plein les bras.

On allait déjeuner quand il ne restait plus que les rougets à trier. Ça c'était une vraie corvée ! Ca prenait du temps. Il y avait une estafette qui allait au café pour prévenir qu'on allait arriver d'ici une demi-heure. Comme ça, elle avait le temps de préparer le café. C'était Rolande qui tenait le café, c'était Marguerite avant. On prenait une bonne demi-heure pour déjeuner. Des fois, *Sorel* le boulanger, apportait le pain ou, des fois, il fallait aller le chercher. On attendait que les deux peseurs arrivent à leur tour. Ça voulait dire qu'ils avaient tout pesé et qu'il fallait qu'on y retourne pour les rougets : les rougets blancs, les **aiguillettes** pour mettre dans les casiers (**bette** pour les homards).

